

Pour être terrienne, attachée aux paysages et à l'histoire de sa région, la poésie de Paul Mathieu n'en est pas moins dominée par la mer, les plages, les digues, les roulis, les ondes et les esquifs. Modestement, la Belgique donne bien accès au grand large. Le grand-père de l'auteur était d'ailleurs marin... mais avant que ne surgissent des images de loup de

mots, des néologismes (« délecture », par exemple), il associe l'écriture à un babil qui permet de revenir « au fondamental sans sombrer dans le bégaiement ou virer au Babel » (« Entre Guy Goffette et Jude Stéfan », dans *Où va la poésie française au début du troisième millénaire* -).

En terrain glissant - Paul Mathieu est un nom qui tend un

les connaît pas, ou peu, mais d'un article à l'autre, il y a des réminiscences: les motifs du train, des voyages et de la traduction créent des accointances avec Gilles Ortlieb ; avec Tom Nisse, il partage une maison d'édition, « L'Arbre à paroles » ; Ian De Toffoli reprend quant à lui aujourd'hui le flambeau des *Cahiers luxembour-*

geois dont Paul Mathieu fut un fidèle collaborateur pendant de nombreuses années ; si ce dernier devait enfin rencontrer Anne Berger, ils auraient d'emblée au moins deux points communs : leur goût de la mer et leurs liens avec le poète André Schmitz. Bien qu'il ne faille pas lui accor-

der trop d'importance, cette constellation involontaire fait apparaître des ramifications qui s'accompagnent, se croisent ou se répondent. « Peut-on se contenter d'être des arpenteurs / d'aujourd'hui quand on voudrait défricher / les en avant ? » (Qui distraira le doute)

NIMBY

Lire (avec) la nature (6)

Sébastien Thiltges

Dans le contexte écologique actuel, rappel du lien inextricable qui unit l'être humain au monde qu'il habite, cette chronique interroge les rapports entre nature et culture en explorant comment des écrivains luxembourgeois imaginent l'interaction du vivant et de l'environnement.

Le titre du livre de Guy Rewenig fait référence au roman de Roger Manderscheid, *kasch. e genie verschwënnt an der landschaft* dans lequel le protagoniste fait son autoportrait : « ech si glad a guer näischt a scho guer net bio, an och net ecolo, an och net gréng fir eng boun, ech sinn einfach e groussen dabo, e lëtzebuerger trëllert, en naive gud-den ». C'est avec la même ironie corrosive que *Dei bescht Manéier aus der Landschaft ze verschwannen*, composé de huit histoires prenant la forme de dialogues, aborde une foulditude de thèmes écologiques : deux retraits, dans la crainte constante de la contamination par pesticides et hormones de leur liqueur quotidienne, se souviennent de leurs

manifestations contre la centrale nucléaire de Remerschen ; un jeune garçon, qui prend le terme *Baamschoul* à la lettre, a pour unique ambition professionnelle de devenir un arbre ; deux jardiniers discutent de produits locaux et du danger que représentent les espèces envahissantes ; un chômeur se dit ami de la nature afin de décrocher un boulot en tant qu'observateur de moineaux ; un pauvre malade consulte un médecin, tracassé par un acouphène sous forme de chant de merle.

Comme le montre ce dernier exemple, l'époque où la littérature décrivait en long et en large les impressions harmonieuses de la nature semble bien loin des préoccupations de Rewenig. De ces airs idylliques ne reste qu'un vague bruissement plus inquiétant que purement esthétique. Au même titre disparaît la description paysagère au profit de dialogues construits sur des *quiproquos* entre sens premier et sens figuré, ainsi que sur une rhétorique érodée, composée de mots vidés de leur sens. Rewenig dissèque le langage et déconstruit la communication humaine, dézinguant de prime abord les discours « éco-

los » et les métaphores naturelles : il se moque autant des exposés fondés sur des informations lacunaires relayées par la surenchère médiatique, que de la crainte fantasmée d'un quelconque écologisme radical.

Ni l'environnement ni les animaux ne sont donc directement en cause dans ces histoires, mais bel et bien l'humain et la société. La référence à l'emploi et au choix d'un métier dans « *Kal Zäiten* » critique une société dont l'unique projet de vie est « végéter » et « prendre racine ». Dans ce contexte, le paysage (« *Lëtzebuerger Landschaft* ») représente une valeur bien davantage culturelle que naturelle. Le jardin devient le lieu emblématique cristallisant le désir de conserver son petit coin indemne de toute intrusion et de tout changement – nombrilisme désigné en anglais par le sigle NIMBY (« *Not In My Backyard* »). Finalement, le récit intitulé « *Zonk* » dénonce la référence – scientifique en apparence – à l'équilibre écosystémique du milieu naturel, garanti par la protection d'espèces endogènes, à l'instar du chevreuil, face à l'invasion d'animaux exotiques,

représentés ici par une horde de mouflons. Ainsi, l'auteur met au pilori la justification naturaliste d'idéologies véhiculées par la peur de l'étranger : dans « *Scho fréi mueres an den Hecken* », le Grand-Duché est décrit comme une minuscule réserve de moineaux (« *Spatzebongert* »), habitée par un menu peuple (« *e butzegt Vullevollek* ») dont les chants mélodieux (« *Heemechtsmelodi* ») sont menacés par les timbres étranges (« *dissonnant Téin* ») d'autres oiseaux.



Guy Rewenig

Dei bescht Manéier
aus der Landschaft
ze verschwannen

Editions Guy Binsfeld, 2015

312 p., 24 €